

L'évadé de Troyes s'était lancé dans le monde des viveurs de troisième catégorie, et ne pouvait y traîner son complice à sa remorque sans risquer de se compromettre notablement.

Or, Jarrelonge, se regardant comme un parfait gentleman, n'admettait point cela. C'est tout au plus si Léopold lui faisait la grâce de dîner avec lui une ou deux fois par semaine.

Cette attitude dédaigneuse énervait le bandit. Il s'irritait en outre de ne point "travailler." — Nos lecteurs n'ignorent pas de quel genre de travail il s'agissait.

Après avoir rêvé de faire fortune rapidement, il se rongait les points en voyant son capital rester stationnaire, et il jalousait Léopold qui vivait en homme riche...

Très dissimulé de son naturel, il ne laissait rien voir de son irritation grandissante, mais il se promettait "in petto" de jouer quelque bon tour à son ex-complice si les choses continuaient ainsi.

— Cet "aristo-là," se disait-il, me traite par dessous jambe, et cependant je le vauds bien!! Nous sortons de prison tous les deux, et j'ai sur lui l'avantage d'être libéré tandis qu'il n'est qu'évadé! Il travaille pour le compte de particuliers qu'il fait chanter. Un jour ou l'autre je viendrai à bout de connaître ces oiseaux-là, et alors je jouerai mon rôle dans la leçon de musique, ou le diable m'emporte!...

Léopold, plein de confiance en lui-même, ne se doutait point du péril qui le menaçait de ce côté, mais il déplorait et maudissait son association avec Jarrelonge.

Maintenant que la complicité de ce dernier lui semblait inutile pour l'avenir, il trouvait gênante et lourde la chaîne qui les unissait, et se promettait de la rompre aussitôt que le hasard lui fournirait un prétexte suffisant.

Victor et Richard Béralle étaient toujours dans les ateliers de la rue de Picpus. Pascal appréciait les bons services de Victor, le plus intelligent et le plus actif de ses contre-maîtres, et cela le rendait indulgent pour Richard. Ce dernier, pendant quelques jours, s'était conduit d'une façon presque régulière.

Déjà Victor croyait à un amendement sérieux, mais le malheureux défaut de Richard avait repris le dessus; aussi la mère Baudu le regardait d'un œil irrité, et la jolie Virginie pleurait souvent.

Ce regard de la mère Baudu, Richard ne l'effrontait qu'en tremblant. Il lui semblait lire dans les petits yeux qui brillaient sous des sourcils contractés cette question :

— Et les mille francs que je t'ai prêtés, mauvais sujet, pour quand est-ce ?

A cela que répondre ? Ces mille francs il avait promis de les rendre deux jours avant la signature du contrat de Victor et d'Etienne.

Dans trois semaines on devait signer ce contrat, et Richard ne savait où prendre la somme à restituer... Comment se tirerait-il de ce mauvais pas ? Ceci constituait une énigme insoluble.

Victor, lui, ne se doutait point de l'emprunt que son frère avait fait à sa future belle-mère, et il hâtait de tous ses vœux le jour du contrat.

Depuis qu'en compagnie de Paul Lautier il avait sauvé Renée, les leçons que lui donnait l'étudiant en droit étaient momentanément interrompues, mais une ou deux fois par semaine le contre-maître allait rendre visite à la jeune fille.

La convalescence de celle-ci touchait à son terme au moment où nous conduisons le nouveau nos lecteurs rue de l'École-de-Médecine.

Paul, depuis quinze jours, était devenu soucieux, presque sombre. Ses recherches incessantes pour retrouver la trace de madame Ursule n'avaient pas abouti. Renée s'attristait de son côté et n'envisageait point l'avenir sans épouvante.

En revenant à la santé, en recouvrant la force physique et la clairvoyance intellectuelle, la jeune fille s'était rendu compte de la fausseté de sa situation et de l'étendue de son malheur, mais jusqu'à ce jour elle n'avait pas laissé Paul lire à livre ouvert dans sa pensée.

L'affection de la blonde Zirza pour Renée allait toujours en grandissant.

Elle connaissait la situation de Renée, mais, convaincue que la jeune fille serait la femme de Paul, elle ne s'inquiétait point de son avenir; cependant elle voulait avoir une certitude à cet égard.

Un matin, le matin du jour où nous retournons chez le fils de Pascal Lautier, — Zirza, qui continuait à passer ses nuits sur un lit improvisé, de Renée, monta chez son mari, où depuis trois semaines Paul recevait l'hospitalité.

Les deux jeunes gens causaient.

— Renée serait-elle plus souffrante ? demanda vivement Paul.

— Non... non, rassurez-vous... répondit-elle en s'installant sur une chaise, — notre chère mignonne va tout à fait bien... Elle vient de se lever, elle s'habille, et j'en ai profité pour venir vous parler sérieusement...

— Sérieusement ! répéta Jules Verdier avec un étonnement comique. Voilà qui changera furieusement tes habitudes !

— Mauvais plaisant !... Ce n'est pas à toi que j'ai affaire. C'est à Paul...

— A moi ? s'écria l'étudiant en droit.

— Oui, à vous, mais ne vous inquiétez pas. C'est sérieux, mais ce n'est point effrayant...

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

— De vos amours... Qu'est-ce que vous comptez faire d'ici Renée ?

— Ma femme, vous le savez bien... répliqua vivement Paul.

— Votre femme, très bien... Mais à quel arrondissement ?...

— Zirza, vous avez une mauvaise pensée ! dit le jeune homme en rognant le sourcil.

— Jamais de la vie... je tiens à m'éclairer, voilà tout. Donc vous voulez faire de Renée votre femme, votre vraie femme, par devant monsieur le maire et monsieur le curé, l'un en surplus, l'autre en écharpe ?

— C'est mon vœu le plus cher, je vous l'ai déjà dit.

— Les bonnes choses gagnent à être répétées.

— "Bis repetitaplacent"... murmura Jules Verdier et souriant.

— Et, à quand le mariage ? reprit Zirza.

— Dès que Renée sera complètement remise nous irons trouver mon père, qui, plein de confiance en ma sagesse, m'a laissé libre de choisir la compagne de ma vie, en promettant de ratifier mon choix.

— Renée se porte aujourd'hui comme le pont neuf.

— Eh ! bien, dès demain nous irons chez mon père ! s'écria Paul.

— Tous les deux ?

— Oui, tous les deux.